

Compte-rendu d'entretien

Douala - Cameroun

Enquêtée n° 4

Date de l'entretien : jeudi 3 juin 2010

Durée de l'entretien : 1h50.

Âge : 34 ans.

Niveau d'étude : Probatoire (1ère).

Statut marital : en couple.

Nombre de personnes à charge et description : Profession officielle et revenu mensuel :

Propriétaire d'un restaurant dans le marché Sandaga ouvert de 7h à 20h. gagne avec 2000 à 3000 Fcfa/jour. Travaille avec Annie et Linda.

Autres activités et revenus mensuels :

Vente de vivres frais : commandes de particuliers (familles et restaurants à Douala) et en Guinée équatoriale. Au moins 50 000 Fcfa/mois. 200 000 Fcfa/mois en moyenne.

1. Parcours et présentation

Profession des parents, origine sociale, éducation reçue, rapport aux traditions

Née à Douala, Bépanda.

Parents chrétiens catholiques, elle et tous ses frères et sœurs aussi. Les deux sont de Banjoun : parlent français et Bandjoun, elle aussi.

4 frères et 3 sœurs, elle est la 2^{ème} de la famille (le 1^{er} enfant est un homme).

Père : il a une seule femme, menuisier. Formé dans le tas. Il a eu le CEP puis formation en menuiserie. Il accordait la même attention à tous ses enfants, il voulait leur réussite, les encourageait à aller à l'école : « **je ne suis pas allé à l'école mais je voudrais que vous alliez à l'école.** Mais avec le temps, il est tombé malade et c'est ça qui a causé notre chute : moi j'ai arrêté parce qu'il ne pouvait plus payer, j'étais bien jeune et il fallait que je me débrouille ».

Son père lui disait « l'école est très importante, il faut aller à l'école parce que c'est avec l'école que tu vas manger, que tu vas faire ta famille, si je suis malade je n'ai pas de pension retraite, si tu ne travailles pas, je vais mourir ». Donc il faut se battre.

Mère : ménagère. Elle n'a pas du tout allé à l'école, mais elle a pris des cours après son mariage, elle n'est pas illettrée.

Sa mère est aujourd'hui partagée entre Douala et Bandjoun. Son père vit actuellement chez elle, Adélaïde, car il est malade. Sa mère est à Bépanda mais pas dans la même maison car elle n'est pas tout le temps là. C'est une des petites sœurs d'Adélaïde et sa mère qui sont dans la maison familiale. Adélaïde a choisi que sa mère fasse la navette, elle gère plus le village.

Ses frères et sœurs : infirmière dans une petite clinique de Douala faut d'avoir réussi des concours ou faute d'avoir eu les résultats depuis trois ans, son grand frère à Yaoundé est staffer (ceux qui font le plafond travaillent avec le plâtre), les autres sont étudiants.

Chez ses parents jusqu'à l'âge de six ans après escale chez un oncle pendant quatorze ans, et retour à la maison familiale.

Son oncle était commerçant, il avait un bar qui ouvrait le soir, et en journée il était au marché. À l'époque tous les marchands étaient polyvalents, ils vendaient tout ce qu'il y avait : le vin, le haricot, les chaussures, le maïs, des poules, etc. Il a été en Italie pour que son unique fils aille y faire des études. Il a eu un seul fils puis ils l'ont adopté elle.

Chez sa famille c'était convivial, tranquille, elle avait l'impression d'y être mieux qu'ailleurs même si elle n'avait pas de traitement de faveur parce qu'elle habitait chez son oncle.

L'époque était peut-être moins difficile que maintenant. Elle aujourd'hui doit se battre pour nourrir sa famille, elle n'a pas vu sa mère se battre comme ça : « je me dis qu'il y a un grand fossé entre son époque et mon époque ».

Logement d'enfance chez son oncle, commerçant (bar dans le quartier chic), à Mbalmayo, depuis l'âge de 6 ans. Il l'avait demandé auprès de ses parents. Elle a pleuré en partant mais on l'entretenait bien, ses parents faisaient quelques visites et pendant les vacances ils se retrouvaient. Elle avait l'impression de ne rester que pour l'école. Sur Douala à chaque vacance.

Logement d'enfance de ses parents, propriétaire, avec titres fonciers dès l'acquisition demandé dès l'acquisition et obtenu dix ans après, à leur époque, il paraît que c'était très facile de déclarer, des géomètres venaient (elle était née quand ils ont visité la maison).

Il a construit une vieille case, cinq chambres, eau courante, électricité, radio. Barrière, jardin. Atelier du père devant et maison derrière. Pas d'animaux car son père n'aimait pas, surtout pour les enfants. Elle, maintenant, a un chat.

Rapport au village

Ils allaient en vacances à Bandjoun, ou alternaient ville (Douala ou Yaoundé) - Bandjoun, d'une année à l'autre. Les parents étaient dans des associations de village.

Elle est héritière, elle représente la mère de son père car lui est le seul fils et chez eux, le garçon ne doit pas hériter d'une femme, il a fallu qu'elle naisse pour que l'héritage puis se transmettre. Ils ont du terrain : les champs de sa grand-mère. Du coup elle a une grande responsabilité : « ma grand-mère aussi était héritière, quand tu hérites de génération en génération, tu es obligée de porter tout ça ». Et il y a toujours des problèmes : par exemple récupérer les récoltes que lui doivent des gens auxquels sa grand-mère à prêter des bouts de terrain pour qu'ils cultivent. Comme elle est à Douala, **quand il y a une urgence elle doit y aller, sinon ça se passe par téléphone**, et elle demande conseil à son père et à ses oncles. La dernière fois qu'elle y est allée c'était il y a quelques jours, pendant quelques jours.

Scolarité

Elle a eu un long parcours, elle a même fait des cours du soir. Elle a fait l'école maternelle, l'école catholique de l'omnisport de Bépanda, après elle a fait la SIL dans une école privée de son quartier pendant un an puis elle a été à Mbalmayo. Comme la femme de son oncle enseignait à l'école publique, elle y a été, a passé le CEPE. Puis elle a été au CES de Mbalmayo et a eu le BEPC.

Choix matrimoniaux et enfants

Elle est en couple, non mariée, c'est un arrangement car il faut se préparer pour le faire. Ils sont ensemble depuis douze ans. **Elle ne sait pas quand ils seront prêts**. Le problème c'est que la vie est de plus en plus difficile, car un homme ne travaille pas, c'est un peu difficile, il ne se voit pas très bien. Elle espère qu'avec l'aide de Dieu ça se fera. Son compagnon est du même village qu'elle.

Elle a trois enfants et estime que c'est assez car la vie est difficile, ce n'est pas facile. Ils ont quatre, six et dix-sept ans. **Ils parlent français et se débrouillent en Bandjoun**, « comme tous les enfants de la ville ». Elle ne leur a pas appris de façon approfondie, pour elle c'est suffisant si de temps en temps ils arrivent à capter quelques mots. Sa fille de 17 ans est comme sa petite sœur, elle fait tout ce qu'elle fait, mais pour les deux derniers qui sont petits, elle se dit qu'en grandissant. Celle de 17 ans s'occupent d'eux en leur parlant surtout en français, comme elle leur mère : « la faute vient déjà du haut ».

Son héritière sera l'une de ses deux filles, c'est un choix, ce n'est pas forcément l'aîné. Parfois le mort a dit qu'il a choisi telle personne. Elle n'a pas choisi car ils sont encore petits.

Parcours scolaire et professionnel

Quand elle revient à Douala, c'est déjà difficile pour ses parents. Simultanément, elle se lance dans la vie active et commence des cours du soir.

C'est son père qui avait voulu qu'elle revienne parce que son oncle avait eu une seconde femme et ça créait des problèmes dans la maison, on la disputait : « c'est ma fille, vous n'avez pas le droit de l'appeler ma fille, etc. » c'est pourquoi son père l'a fait rentrer.

Quand son oncle a pris la 2^{ème} femme, elle est d'abord revenue ici, fréquenter au lycée de Deido avant de retourner là-bas, elle a tourné, elle a même été au lycée de Bafang, ce n'était pas facile. C'est pourquoi elle ne peut pas trop trancher sur la **polygamie** : au début il y a eu du tumulte puis ils se sont calmés et sont à la maison sans problème. Donc peut-être que ça marche. Mais elle est restée à Douala car elle était contente de rentrer chez elle, même si là-bas elle n'avait pas de manque.

Elle a commencé les cours du soir vers 21-22 ans, c'était les mêmes cours qu'à l'école car elle voulait présenter le probatoire sauf qu'elle n'avait pas assez d'argent pour aller à l'école. Elle a eu le probatoire au bout de deux ans mais c'était très difficile, son père était très malade. La deuxième année, elle était déjà au marché Sandaga.

Pendant sa première année au cours du soir elle avait un cousin, vendeur de vivres frais au marché Sandaga, qui lui a dit : « comme en journée tu ne travailles pas, il faut venir, de temps en temps je te donne 1 000 Fcfa, ça va te permettre de payer le taxi pour aller à l'école le soir. J'amenais des commandes, je tenais le stand ».

Après le probatoire, comme elle était déjà dans la vie active, elle n'a pas continué les cours. Elle se retrouvait en train de soulager sa famille car elle a mis du cœur dans ce qu'elle faisait : « j'ai dit ok, je préfère me sacrifier mais que les autres avancent ».

Elle a travaillé deux ans avec son cousin, puis il a eu un travail à Yaoundé, il l'a laissé et a gardé le commerce. Le soir il lui donnait 500 ou 1000 Fcfa. Quand il est parti, il l'a présenté à un de ses fournisseurs pour qu'il lui passe un peu de marchandise quand il vient au marché. Elle avait la confiance de ce fournisseur mais pas d'autres.

Une année les vivres frais ont connu des problèmes une année, elle voulait faire autre chose et constatant qu'il n'y avait pas de restaurant au marché Sandaga, elle s'est dit qu'avec ses économies, elle pourrait peut-être faire quelque chose.

Elle a travaillé seule un an, et c'était plus difficile que quand il y avait son oncle. Elle croyait qu'elle pourrait faire mieux que lui mais comme c'est un marché qui se fait sur la base de la confiance et qu'elle était très jeune, on ne lui faisait pas confiance pour lui vendre 100 000 Fcfa de marchandises. On doutait de ses potentialités. Elle avait pourtant des commandes mais presque pas de fournisseur pour lui donner ce qu'elle devait livrer. Elle gagnait moins que quand son oncle était là : **il lui donnait 1000 Fcfa par exemple pour la journée, manger et taxi, et à la fin du mois il lui donnait 20 000 Fcfa**. En livrant, **des clients pouvaient aussi lui donner 1 000 Fcfa**. Du coup elle était tranquille, elle pouvait aussi subvenir à des petits besoins de la famille. Seule et sans fournisseurs, sans possibilité d'aller voir les clients, elle ne pouvait pas avoir le même argent. D'où l'idée du restaurant.

Grâce à ses économies d'environ 150 000 Fcfa et à la confiance auprès des autres du marché suite à trois ans de présence, elle manifeste le besoin d'une petite boutique. Voyant sa

détermination, les dirigeants du marché lui trouvent un espace et elle s'installe à raison de 17 000 Fcfa par mois, avec une quittance. Elle prend les marmites, les plats, les verres, les cuillères à la maison. Son argent c'est juste pour acheter ce qu'elle doit préparer.

Puis elle a déménagé au bout de deux ans dans son espace actuel qui est plus grand.

À l'époque elle n'avait pas déclaré son activité, elle l'a fait trois ans après. D'une année à l'autre, au Cameroun, les prix augmentent, les services se multiplient. Elle a commencé par payer 10 500 Fcfa par an d'impôts libératoires. L'année suivante c'était 15 450 Fcfa, puis 20 500, puis 40 750, puis s'est ajoutée la déclaration de services d'hygiène.

En ce moment, au marché Sandaga, ils sont dans une bataille avec la mairie. Ils ont une autre taxe qu'ils ont inventé ou quoi. Elle a voulu poser des questions pour en savoir plus. Elle s'est rendue pour la première fois au Conseil Municipal de Douala 1^{er} du mois d'avril 2010 avec Mme Kah Wallah. Vers la fin elle était mal à l'aise car : « je suis en salle, il y a des lois qu'on lit, et du coup ça me touche parce qu'on dit qu'il y a une taxe que les restaurants, les vendeurs ambulants, doivent payer. Personne ne lève le doigt pour demander c'est quelle taxe, à quoi ça va servir ? Si ce n'était pas la première fois moi j'aurais posé la question. J'étais là comme observatrice, je n'avais pas le droit à la parole. Et ces lois se votaient là : des gens lèvent le doigt, on a compté, on a validé. Conseillère au bureau des commerçants du marché Sandaga, en revenant elle explique et personne ne comprend. On se dit d'attendre voir s'ils vont venir sur le terrain. Ils sont déjà là, ils demandent ces taxes là aux commerçants, c'est une surprise. Chaque jour des choses se créent si bien qu'au final on ne sait pas ce qu'on doit payer. Je viens de payer 15 500 pour le service d'hygiène. Il vérifie si tu as ta blouse, ton extincteur, ton chapeau, si ton local est propre et, dans tous les cas, tu dois payer : que tu sois en infraction ou pas tu dois payer. On contrôle quoi donc ? Qu'est-ce qu'on veut donc ? L'argent : que tu as ou que tu n'as pas, tu paies. Tous les jours donc il y a des choses qui s'ajoutent, aujourd'hui ça peut être 1 000 Fcfa et demain 5 000. Le jour où vous rencontrerez les dirigeants, vous demanderez pourquoi ils font ça, moi je ne comprends rien ».

Ils ont décidé d'aller rencontrer le régisseur du marché, puis le maire : « quand on vient appliquer une loi, le marché a une hiérarchie. On doit nous dire on va récupérer telle et telle taxe parce que. Le régisseur leur a dit qu'il ne sait pas, que personne ne lui a rien demandé. Pourtant les agents de la mairie étaient déjà sur le marché pour la collecte. Quand ils les ont interrogés, on leur a répondu que ce n'est pas seulement au marché, c'est partout. J'ai rappelé aux autres que c'est pour tout le monde, marché, vendeurs ambulants... ». Puis plus tard, on m'a dit que c'est chaque mairie qui décide de ce que les gens de la circonscription doivent payer, elle n'a pas compris. En tout cas, le régisseur lui-même ne sait pas, son supérieur est soit le concessionnaire, soit le délégué s'il vient de la communauté urbaine. Elle ne sait pas si la mairie a négocié avec la communauté urbaine mais elle se dit que c'est une entente entre eux.

Les débuts du restaurant étaient difficiles : l'essentiel était de payer le loyer et l'électricité. Ses parents l'encourageaient sachant qu'elle ne gagnerait pas d'argent dès le début. Elle a aussi gardé la vente de produits frais.

Depuis qu'elle a déménagé dans sa boutique actuelle, elle cotise un bénéfice de 2 000 ou 3 000 par jour, puis avec le temps elle a ajouté la boisson. Avant c'était uniquement le restaurant. Puis les choses étaient moins chères alors que le prix du plat n'a pas changé. Le bénéfice est absorbé. Elle prenait le kilo de viande à 1300, aujourd'hui c'est 2500, le sac de riz était à 8 000 Fcfa, aujourd'hui il coûte 17 000. Le plat ici varie entre 500 et 1000 Fcfa.

Il y a cinq ans, elle a commencé un **commerce avec la Guinée équatoriale** par le biais d'une amie qui a épousé un guinéen : elle a demandé qu'on lui envoie la tomate car elle achetait en Guinée une tomate à 250. Adélaïde a demandé à son compagnon d'aller étudier le marché car elle était occupée au marché et avait des commandes de vivres frais dans la ville qu'elle vend au poids, au cageot ou au tas (par exemple un cageot de concombres, de gombo, de tomates). Il y est allé et a conclu qu'ils pouvaient essayer. Quand ce n'est pas lui qui y va, c'est elle : dans tous les cas l'un réceptionne, l'autre envoie. En Guinée équatoriale, ils vendent des petits paniers, pas des grands. Il faut de la bonne qualité car la route n'est pas très bonne. Il y a les taxes au port. Par voie maritime c'est 6h mais les tracasseries peuvent laisser attendre 24h. En général elle envoie les marchandises par pirogue, sinon par bateau. Par pirogue c'est plus facile car ce sont des particuliers, tu paies ce que tu veux. Une pirogue porte environ cinquante cageots.

2. Description de la profession et autres activités

- 1) Propriétaire d'un restaurant dans le marché Sandaga ouvert de 7h à 20h. gagne avec 2000 à 3000 Fcfa/jour. Travaille avec Annie et Linda.
- 2) Vente de vivres frais : commandes de particuliers (familles et restaurants à Douala) et en Guinée équatoriale. Au moins 50 000 Fcfa/mois. 200 000 Fcfa/mois en moyenne. Elle n'a pas un étal mais un espace pour déposer les cageots. Quand elle a une commande, elle achète et dépose là pour travailler avant d'envoyer. C'est un espace clos qu'elle n'utilise pas tous les jours, elle le prête. Elle loue cet espace 3 000 Fcfa/mois.
- 3) Autres activités (mais non rémunérée) : présidente de 2 associations (Cercle des amis solidaires et Union des commerçantes du marché Sandage, UCOMAS).

Une journée : Il y a des jours où elle se lève à 4 heures quand elle a une commande, d'autres à 5h30, c'est alors qu'elle doit venir au marché, seulement au restaurant. À 4h elle doit acheter la marchandise et la travailler pour l'expédier. Il faut être là à 4 heures sinon on n'a pas de marchandises. Les fournisseurs viennent de la brousse : Foubot, etc. Tu as le temps de choisir la meilleure qualité quand la voiture vient d'entrer.

Le reste de la journée n'est pas facile quand elle a une commande : « toute la journée y est consacrée. Tu dois être à la pirogue à 18h mais parfois tu arrives en retard parce que tu dois trier, il y a des marchandises que tu dois bien conserver car dès que l'eau de la mer touche ça se gâte. Il faut tout faire, acheter les plastiques, les paniers. Il faut écrire les noms, il faut même employer des gens qui vont t'aider à le faire. S'ils sont cinq tu donnes 2 000 par

personne car c'est un travail très difficile : il faut charger la pirogue, décharger. La transaction d'un panier doit te coûter dans les 250 ou 300 Fcfa. Le nettoyage se paie, il faut aller chercher de l'eau, tout ça doit se payer ». « Par contre le restaurant comme c'est une vieille activité c'est la routine, parfois quand on a de la chance, on vend un peu plus ».

Quand c'est uniquement le restaurant, elle rentre à 18h. Quand elle traîne dehors ça veut dire que la commande est en cours. Car il faut contrôler que la pirogue parte avant de rentrer. Parfois elle doit suivre ça jusqu'à Limbé, c'est très pénible. Si tu as de la chance la pirogue part à 20h. À 22h tu es à Douala.

Par la pirogue, un cageot c'est 50 Fcfa. La négociation avec les taxes c'est lui qui les gère.

Temps libre : « Je profite pour dormir un peu, je suis toujours très occupée. Si je ne suis pas ici, je suis à l'association, je suis avec les jeunes filles, beaucoup de choses. Je suis à l'église. Quand j'ai vraiment du temps libre je dors, étant donné qu'il n'y a plus de cinéma au Cameroun. Je prenais souvent un peu de temps au ciné, je regarde, souvent je somnole un peu, je me réveille, parce que je suis toujours très fatiguée. Du coup à la place je lis, j'aime aussi beaucoup la lecture ; des romans. Par exemple je viens de lire le livre de Winnie Mandela, *Ma part de vérité*. C'est le dernier roman que j'ai lu. Je me procure les livres chez les marchands de journaux ».

À la télé, quand elle a du temps elle regarde le journal du pays sur la CRTV ou Canal 2 puis elle s'endort. « Je ne supporte pas la télé, c'est le sommeil ». Pour le monde elle regarde Euronews. Le dimanche quand elle est un peu libre elle regarde la messe sur TF1.

Côté sport, elle était inscrite à un club de gym, puis elle n'a plus eu de temps, elle a abandonné. Elle a fait quatre mois alors qu'elle avait payé pour six mois. Mais avant, le dimanche, elle faisait deux tours de stade, sur un petit terrain de football à côté de sa maison. Mais son emploi du temps ne le lui permet plus.

Concernant des sorties entre amis, c'est à la fin de réunions puis chacun rentre à la maison. Elle a des réunions chaque semaine. Au marché, elle est dans deux associations : ASSCOMSA, l'association des commerçants du marché Sandaga, la réunion c'est tous les mardis à partir de onze heures ; les réunions d'UCOMAS, Union des commerçantes du marché Sandaga, c'est tous les jeudis à partir de 15h, il n'y a que des femmes.

À ASSCOMSA, elle est actuellement la seule femme. Elles étaient trois mais, entre autre, une a du être radiée, elle est restée seule.

Elle est **membre fondatrice d'une association avec les jeunes** : « autour de moi, quand je vois les conditions dans lesquelles on grandit et que je peux me battre parce qu'aujourd'hui c'est mieux qu'hier, et quand je vois mes jeunes petites sœurs je veux leur donner du courage pour qu'elles se débrouillent aussi. Il y en a qui ont de la volonté mais qui manquent d'orientation. Donc on s'est retrouvé entre amis nés dans le même quartier, l'idée m'est venue, j'ai proposé, et c'est comme ça que l'association s'est créée en 2005, le **Cercle des amis solidaires** ».

L'UCOMAS en est à sa deuxième année. « Pour sa création, c'est une ONG américaine, Vital Voices, qui nous a boosté. Elle est venue ici avec un projet, nous avons reçu des formations sur la gestion du petit commerce, sur le plaidoyer et suite à ça, on s'est dit qu'il valait mieux qu'on se mette ensemble pour le travail. Les femmes se sont dit qu'elles pouvaient défendre elles-mêmes leurs intérêts. Pour cela je n peux que dire merci à Mme Kah parce que c'est elle qui les a amené ici. Avant on avait des problèmes mais on était dispersé, on se plaignait seul, on ne pouvait pas résoudre nos problèmes nous-mêmes. Aujourd'hui nous sommes une association, quand ça ne va pas on écrit. Par exemple, le marché a brûlé, le préfet est venu nous mettre la bande blanche-rouge pour les zones sinistrées. Il nous a donné rendez-vous le lendemain mais il n'est pas venu, ni le lendemain, ni deux jours après. Nous nous sommes assises et nous avons écrit, les femmes ne vont pas mourir de misère. Si quelqu'un nous scelle et s'en va dormir chez lui qu'est-ce qu'on fait ? Lui il s'en va manger chez lui, mais nous est-ce que nous pouvons manger si on ne se débrouille pas ? Tu vois, ça c'est déjà quelque chose ».

La rencontre avec Mme Kah s'est fait alors qu'elle était déjà à ASSCOMSA, Kah avait ce projet pour un marché et comme elle est conseillère à Douala 1^{er} elle a pensé au marché Sandage et elle est venue demander s'il y avait une association de commerçants, on a dit oui, mais c'était un projet pour les femmes. Quand elle est arrivée, nous n'étions que deux femmes dans le bureau et on en a discuté avec elle. On a dit que c'était bien, qu'il fallait qu'on essaie et ça a pris corps. Les femmes se sont intéressées et aujourd'hui nous sommes une association . Côté financement nous avons encore le financement de la première fois, c'est avec ça qu'on fonctionne jusqu'à aujourd'hui. Nous ne gaspillons pas, on fait des formations qui nous permettent d'acquérir beaucoup de connaissances. Déjà se mettre en groupe c'est suite à ces formations là, sinon on n'aurait jamais eu cette idée. Aujourd'hui, les femmes peuvent elles-mêmes faire les calculs pour leur commerce, compter leur bénéfices, leurs dépenses, nous avons des encadreurs qui viennent nous donner ces formations et qui est financé par l'ONG. Les membres cotisent pour aider si une a un problème. On a fait une espèce de microfinance pour le commerce des femmes, des microfinances sont venues à nous parce que nous étions déjà en groupe et nous avons décidé de travailler ensemble.

Elle ne reçoit pas d'argent pour la présidence, l'argent c'est pour les formations au groupe, et moi aussi j'en profite, tout simplement.

Côté syndicat, entre 2004 et 2005, « on avait créé un petit syndicat ici, il a disparu parce que les membres n'étaient pas assez forts pour supporter les tracasseries. Quand vous faites une revendication, il faut avoir quelqu'un qui vous guide, vous soutient, ou vous donne des idées, on en avait pas et je pense que c'est la raison pour laquelle on a échoué. C'était le syndicat des commerçants du marché Sandaga, SYNCOSA. Ils avaient créé ça parce qu'à l'époque on avait beaucoup de problèmes : on nous disait tous les jours "on va détruire le marché", on vivait un peu dans la peur. Quand nous sommes allés rencontrés ceux qui géraient le marché à l'époque, ils nous ont rassuré que le marché ne pouvait pas être détruit donc les commerçants pouvaient vivre tranquillement. Donc ils pensaient que c'était limité à ça ». Elle était conseillère dans ce syndicat. En 2005, il n'existait plus.

3. Revenus générés et ensemble des dépenses

Revenus

- 1) Propriétaire d'un restaurant dans le marché Sandaga ouvert de 7h à 20h. gagne avec 2000 à 3000 Fcfa/jour. Travaille avec Annie et Linda.
- 2) Vente de vivres frais : commandes de particuliers (familles et restaurants à Douala) et en Guinée équatoriale. Au moins 50 000 Fcfa/mois. 200 000 Fcfa/mois en moyenne.

Elle trouve que ses revenus ne sont pas suffisants mais ça les laisse à un niveau, ils ne peuvent pas dormir sans manger. Son compagnon fait des allers-retours, notamment en Guinée équatoriale. Dernièrement il a fait deux mois en Angleterre mais n'a finalement pas eu de travail.

Elle fonctionne avec la microfinance depuis plus de huit ans. Elle n'a **pas de compte en banque** car elle sait que quand elle demandera un crédit on ne lui donnera pas. Ou on va lui demander un titre foncier alors qu'elle n'a pas de maison. Quand vous êtes deux, le titre foncier c'est toujours pour l'homme. En tant que femme à la banque on va lui demander quelle va être sa garantie. « En microfinance c'est plus facile, tout simplement. La BICEC va me compliquer, va me faire réfléchir, alors que la microfinance me demande ce que je fais et je lui dis ». Elle propose comment elle rembourse pour un montant par exemple de 500 000 Fcfa.

Elle fait des crédits tous les jours dans un établissement de **microfinance**, la CEC, en laquelle elle a confiance. Ce début de mois de mai, elle a pris un crédit. Elle tourne tout le temps. Elle a eu une commande de plus de un million et demi donc elle a du prendre un crédit pour faire le travail. Plus les affaires évoluent, plus elle emprunte gros. Au départ c'était 100 000, 200 000. Ils ne sont pas compliqués, ils ont des agents qui viennent collecter quotidiennement.

Dépenses

Elle habite dans une **maison familiale** à Bépanda avec son père, sa petite sœur, un petit frère. C'est celle où le père de ses enfants est né, ses parents à lui en sont propriétaire : grande cour, pas de jardin, une barrière. Il n'y a jamais eu de vol ou de problème de sécurité. Elle pense à acheter à Douala, à un endroit où il est possible de respirer, en périphérie. Le problème c'est le transport. Elle n'a pas de voiture.

Elle **épargne** dans la microfinance et dans des tontines. « Avec beaucoup de problèmes, tu ne peux pas épargner tous les mois ou toutes les semaines ». **Il y a des mois où elle n'épargne rien.**

Pour satisfaire une grosse commande elle peut parfois récupérer son épargne.

C'est difficile pour elle de prêter de l'argent.

Elle prend **deux repas par jour** : café, couscous le matin et le soir autre chose : par exemple des fruits. La veille au soir elle a mangé des mangues. Le matin elle a mangé de la sauce

d'arachide avec plantain frits. Elle boit de l'eau, sinon des jus, pas d'alcool. Il y a beaucoup de nourriture à Douala mais des gens mangent la même chose pendant une semaine. Il y a la misère à Douala. Quand elle va au village, elle voit les gens vivre mieux qu'à Douala : ils s'alimentent très bien, le matin, le midi, le soir différemment. À Douala des familles ne mangent que du riz.

Elle dépense 200 000 Fcfa par mois en moyenne pour manger. 50 000 Fcfa pour le transport scolaire des enfants.

Restaurant : dépenses = charges = 20 000 pour l'électricité. Deux autres personnes travaillent : une personne est payée 30 000 Fcfa par mois, l'autre est sa sœur (sa fille) qui l'aide et qui étudie aussi.

Maison = même charges + téléphone + maladie des enfants. Électricité à 15 000, eau à 15 000, tél pour toute la maison : 30 000.

Achats : Elle achète les produits alimentaires à des fournisseurs selon la quantité, achète surtout des produits camerounais. Elle achète ses vêtements au marché et dans les magasins. Elle achète la nourriture, les produits d'hygiène et d'entretien au marché. Elle fréquente aussi les magasins d'électroménager car là elle a une garantie.

Santé : Elle ne fait pas de bilans de santé régulier : « je vis comme tous les africains ». Elle consulte quand elle a un problème « à l'hôpital, naturellement ». Elle achète ses médicaments en pharmacie, avec la prescription médicale de l'hôpital. « Mais quand j'ai un mal de tête, je vois mon voisin qui fait le tournedos des médicaments, je lui dis donne moi deux comprimés et je prends ». Concernant la médecine traditionnelle : « je la connais mais je n'ai pas consommé de ces produits car je n'ai pas eu de maladie qui me fasse rentrer au village, mais je connais des gens qui se soignent traditionnellement ». Elle a appris à préparer quelques médicaments, de sa mère, par exemple contre la fièvre jaune. Elle n'a jamais eu la fièvre jaune. Elle fait des vaccins, par exemple contre la fièvre jaune.

Elle n'a **pas d'assurance** « parce que les assureurs au Cameroun sont nuisibles : le marché vient de brûler et tous ceux qui ont des assurances, comme mon voisin qui a perdu son magasin, mais il m'a dit hier que son assureur dit qu'on ne pourra pas le payer alors qu'il est assuré depuis des années. Vraiment l'assurance je ne sais pas comment ça fonctionne mais j'ai toujours donné ce conseil aux assureurs : il faut dire clairement ce que vous faites et ne pas promettre monts et merveilles ». « Moi je ne vois pas l'assurance d'un bon œil, c'est rare que les gens profitent de l'assurance. Je ne sais même pas s'il y a une vraie assurance, quand on donne les agréments c'est simplement parce qu'on veut enrichir certaines personnes, c'est tout. On choisit quelqu'un à qui on donne un agrément et il vient escroquer aussi à sa façon et il s'en va. Moi je préfère l'assurance de chez nous les Bamilékés qu'on fait dans nos tontines. Quand je sais que j'ai cotisé 10 000, le jour où je meurs je sais que tous les adhérents vont cotiser 5 000 pour aller m'enterrer. Là au moins j'ai une assurance que si ça arrive on doit le faire pour moi parce que c'est pour tout le monde. Je préfère cette assurance de tontine qui est fiable ».

Dépenses exceptionnelles pour des choses très importantes, elle ne fait pas de dépenses au hasard.

Dépendances : Elle a une très grande famille. Même ceux qui ne vivent pas dans la même maison qu'elle attendent quelque chose de sa part. Dans sa maison ils sont huit (elle, son compagnon, leurs trois enfants, son père, sa petite sœur, un petit frère), ils dépendent de son travail et de celui de son compagnon. Ponctuellement, elle aide ses autres frères et sœurs, sa mère, des cousins. « S'il y a un problème que je ne peux pas résoudre là, je vais te donner un rendez-vous pour t'aider. Parce que moi aussi on m'a aidé, même si ce n'était pas financièrement, j'ai eu un guide, mon cousin qui m'a fait découvrir le marché Sandage, donc il faut pouvoir guider les autres. C'est la famille. S'il n'y avait pas cette **solidarité**, peut-être que je ne serai pas là où je suis ».

Estimations : Il faut au moins 5 000 Fcfa par jour dans une famille à trois personnes. Un oignon c'est 100 Fcfa (1h01). Elle n'a pas fait les statistiques mais elle sait que les gens vivent mal à Douala. « *Faut pas regarder chez les bosses, ils sont à l'aise, mais ils sont une poignée, le reste c'est la misère* ».

Elle se sacrifie, elle dépense ses 5000 Fcfa mais ne peut rien faire après, ne peut pas rêver.

Si diminution : Elle peut réduire des dépenses dans la ration alimentaire parce qu'elle veut que les enfants mangent un peu bien pour qu'ils ne tombent pas malade tout le temps. Mais si elle n'a plus de possibilité, ils vont voir tout ça diminuer ou s'arrêter même.

Si hausse : Elle va améliorer leurs conditions de vie, en commençant en ayant un espace plus fiable, en refaisant le restaurant qui est vieux en fait.

Difficultés rencontrées : Ce n'est pas facile de réaliser un projet quand tu as le poids d'une famille. Mais elle se dit qu'il vaut mieux car si elle ne travaille pas, la famille est dans la misère. Même si elle ne peut pas réaliser de projets, elle aide la famille à se maintenir.

Elle doit bien supporter le poids de la famille car qui d'autre le ferait ? Il paraît que chez les Blancs c'est le père, la mère et les enfants. Chez nous aussi c'est la même chose. Tu ne peux pas être en train de manger devant ta caquette qui ne mange pas. On ne peut pas fermer les yeux ou refuser de voir quelqu'un qui souffre à côté de toi, « même si tu fermes les yeux ton cœur sait qu'il y a quelqu'un là qui souffre ».

Équipements	LOGEMENT D'ENFANCE	LOGEMENT ACTUEL
Eau courante	Non (puits)	Oui
Eau chaude		
Égouts		Oui
Électricité	Oui (après son arrivée dans ce logement)	Oui
Internet		
Ramassage des ordures		Oui (Hysacam)
Appareils	NOMBRE	NOMBRE, DATE, PRIX ET LIEU DU DERNIER ACHAT
Lecteur audio numérique portable (MP3 etc.)		1, y a plus d'un an, magasin à Akwa.
Lecteur DVD/magnéto		1, y a plus d'un an, magasin à Akwa.
Lecteur DVD portable		
Ordinateur fixe		
Ordinateur portable		
Radio	1	Au moins 3, la sienne il y a 3 ans, marché Congo.
Téléphone fixe	Longtemps après son arrivée, vers 1989, après que son oncle ait séjourné	

	en Italie pour son commerce.	
Téléphone mobile		CT phone depuis 4 ans, magasin Camtel. 1 tél portable acheté au marché Dubaï il y a 3 ans. les autres qui habitent avec elle ont aussi un tél portable.
Télévision	1 vers 1986 sur laquelle ils ont regardé la coupe du monde de football. Son oncle a tout fait pour avoir une télévision (arrive au Cameroun en 1985).	2 (salon et sa chambre). Celle du salon changée en décembre 2009. Dans un grand magasin d'Akwa, dans la zone Ancien Dali.
Ventilateur	Non, il fait frais à Mbalmayo.	Chacun en a un. Acheté il y a plus d'un an dans un magasin. En cours de réflexion pour un climatiseur : le problème c'est que l'électricité coûte cher.

4. Ses opinions sociopolitiques, ses valeurs

Polygamie

Elle n'a pas vécu la polygamie, donc elle ne peut pas savoir, mais pour elle, ceux attachés à la tradition le gèrent. Mais ceux qui ne s'y connaissent pas, qui ne sont pas attachés aux traditions, ils n'arrivent pas à gérer. Quand elle va au village, elle voit comment les femmes sont tranquilles, s'entendent, n'ont pas de problème, ils gèrent ça. Mais en ville c'est la guerre. Donc elle ne peut pas dire si c'est bon ou mauvais. Elle se dit qu'il faut être du bon côté pour choisir de faire la polygamie.

Politique

Elle ne sait pas s'il faut être optimiste ou pessimiste sur l'avenir du pays. Elle pense que la situation peut s'améliorer mais elle ne sait pas trop comment. « Si tous ceux qui sont là acceptent de changer je crois que ça irait, ou partir de là ». Elle n'a pas confiance dans les institutions politiques du pays car ils n'ont pas de vision sur la société, ils ne pensent qu'à eux, pas à la société.

Le parti au pouvoir dit tout mais ne fait rien. Du coup elle pense que ce n'est pas un parti qui a sa raison d'être. « Pour l'opposition je me dis que si on a des camerounais qui ont la volonté pour que les choses changent, ça va changer. L'opposition camerounaise s'est laissée marcher dessus, quand tu t'opposes, il faut vraiment s'opposer. Je pense qu'en politique, quand tu es opposant il ne faut jamais chercher à faire des accords avec le parti au pouvoir car tu vas échouer. Ils ont des voix et moyens pour te faire échouer. L'opposition n'a que ses mains et ses petites têtes. Mais eux ils ont l'extérieur pour les soutenir. On nous dit par exemple que l'opinion internationale compte, aujourd'hui je pense qu'ils ont la possibilité de corrompre l'opinion internationale. Parce qu'avec tout ce qu'il y a déjà eu dans ce pays, si l'opinion internationale voyait. On ne verrait pas les différences nous qui sommes sur le terrain. Donc finalement quel est donc le rôle de l'opinion internationale ? Je ne comprends pas. On dit qu'à l'université de Buéa il y a eu des morts. Tu regardes le journal tu lis que l'opinion internationale dit qu'il n'y a pas eu de morts : comment tu comprends ça ? Pour moi l'opinion internationale ne fait que ce que le pouvoir lui dit. Du coup pour moi l'opinion internationale n'a pas sa place. Et si tu dois être opposant, ne te frotte pas au pouvoir ».

Les libertés d'expressions se sont des histoires, on accepte.

« Est-ce qu'il y a des élections au Cameroun ? Le gagnant a déjà gagné. C'est lui qui sait comment il gère. C'est lui qui met ses choses en place. L'étranger ne connaît rien et ne peut rien connaître si on ne veut pas qu'il connaisse ».

Elle a voté puis cessé : « Il y a longtemps que je ne vote pas. Que tu votes ou pas c'est la même chose, ils font ce qu'ils veulent, rien ne change, ta voix ne compte pas, ou alors on donne ta voie à quelqu'un d'autre ». Elle n'a pas voté aux dernières élections, elle ne sait pas si elle va voter cette fois ci parce qu'il y a des choses qu'elle ne comprend pas. « Je préfère ne pas voter, parce que si tu ne votes pas ici, au village on vote pour toi, ou le chef de quartier vote pour toi. Le recensement dit qu'il y a combien de personnes ici ? Quand il a dit qu'il y a 1000 personnes dans ce quartier c'est fini ».

Quand elle a voté la première fois elle devait être à l'école, « c'était l'année du multipartisme parce qu'on avait mis le vote de 21 ans à 18 ou 20 ans à l'époque, cette année là ou l'année d'avant, il y a eu un changement qui nous a permis de voter, ça devait être en 1997. J'ai voté pour le SDF, je croyais que quelque chose allait changer mais ça n'a pas changé, j'ai laissé ».

Ce qu'elle veut transmettre

Les deux petits sont à l'école catholique, celle de 17 ans est en terminale au lycée polyvalent.

En tant que chrétienne, elle donne le maximum d'elle-même et donne le reste à Dieu car il y a des enfants qui, une fois grands, choisissent des orientations qui sont hors de ce que vous avez pensé qu'ils feraient.

Elle voudrait qu'ils gardent une bonne tenue en société : « Je ne veux pas qu'ils se comportent comme nos supérieurs qui aujourd'hui décident, car j'appelle ça décider, décident de nous malmenner. Si tu es dans ton pays et que tu vois d'un jour à l'autre l'électricité augmenter, ce sont des personnes qui le font. Je ne sais pas si c'est quand on arrive là-bas qu'on choisit de

réagir comme ça ou si c'est un problème d'éducation. Parce que moi qui souffre, je ne vais pas accepter de faire souffrir quelqu'un d'autre, la souffrance n'est pas bonne, tout le monde le sait. **Si tu bloques des gens derrière toi, je pense que si tu es à un niveau ce que tu dois faire c'est de tirer les autres** ».

5. Projets

La fonction publique ne l'a pas tenté. Elle est restée dans son commerce. Elle voit que ceux qui veulent travailler dans la fonction publique ne pas pouvoir réussir. Beaucoup de cadets ont tenté sans succès. « Il y a toujours de l'argent que tu dois donner. Quand tu vois un million de francs, tu te dis qu'avec les un million là ils auraient vécu, la famille aurait été maintenue pour quelques temps. Et celui qui prend le million tu n'es même pas sûr qu'il va faire le travail. C'est eux qui combattent la corruption, c'est eux qui sont les premiers corrompus, ça ne vaut pas la peine ».

Concernant la famille elle veut seulement voir leurs conditions de vie s'améliorer. Dans le travail, être un peu plus ouvert sur le marché étranger et camerounais. Si elle peut avoir d'autres entrées, même dans d'autres pays : on lui a dit que le nouveau pays maintenant pour un nouveau petit marché c'est Sao Tomé.

6. Sa définition de classe moyenne et pense-t-elle en faire partie ?

« On peut parler de classe moyenne pour la débrouillardise. Il y a des gens qui se débrouillent, qui ont la volonté de faire quelque chose, de sortir leur pays de la pauvreté mais le pays ne le permet pas. J'ai un ami qui a ouvert une imprimerie, quelques mois après il a été obligé de fermer. Les impôts qu'on lui demandait dépassait son capital : il a la volonté, il pouvait survivre mais ça n'a pas survécu, il aurait pu faire vivre quelques camerounais mais on vient l'asphyxier, il meurt ». Ceux de classe moyenne peuvent être propriétaire de leur local. Ils peuvent avoir l'électricité, l'eau, la télé.

« Il n'y a pas que le commerce, même la pêche, il y a beaucoup de travail qui peuvent permettre aux gens de se retrouver. Ceux qui créent des petites entreprises, le gouvernement a tort de les asphyxier car quand on crée une petite structure, par exemple j'ai une amie qui a un atelier de couture qui donne des formations gratuites, elle a des petits marchés, des tenues scolaires, mais faut voir ce qu'elle paie. Normalement, il faudrait l'encourager surtout qu'elle a déjà la volonté d'enseigner gratuitement, c'est déjà quelque chose. Elle vit de son travail, la couture, elle n'est pas commerçante. Et elle a sa famille sur elle aussi. »

Dans sa famille tous se débrouillent aussi. « On dit que quand on fait en haut tu es en haut, si tu as quelqu'un en haut qu'est-ce que tu fais ici ? Il te met à côté de lui et vous continuez, vous restez en haut. Quand tu es dans la débrouillardise c'est que personne ne te tire, tu es obligé de te battre toi-même pour sortir de la pauvreté ».

Ce sont ses amis d'enfance ou par l'intermédiaire d'associations et de l'église mais tous ne sont pas de classes moyennes. Certains ont de petits salaires. Ils sont d'ailleurs plus nombreux que ceux de classes moyennes.

« Je ne sais pas si je suis de classe moyenne, c'est vous qui classez. Peut-être parce que je ne vis pas aussi mal que les autres, je ne connais pas les critères ». « Mes parents étaient des pauvres gens ».

« Une classe est une classe, ça se voit même à l'œil nu, il n'y a pas besoin de chercher, ça se voit que c'est différent : il y a ceux qui peuvent boire des jus et ceux qui ne peuvent pas. Celui qui a des difficultés ne peut pas se soigner quand il est malade faute d'argent. Il y a des familles dont les enfants ne vont pas à l'école, ça se voit tous les jours. Il y a même plein d'enfants dans le marché dont les parents sont incapables de les amener à l'école. On les voit puiser de l'eau, porter les cageots, nettoyer pour avoir 50 ou 100 Fcfa. »

On en trouve dans tout le Cameroun, même au village des familles ont plus de terres que d'autres. « **Aujourd'hui beaucoup ont compris qu'il ne faut pas attendre que l'État camerounais fasse quelque chose pour eux.** Beaucoup de camerounais ne se présentent même plus aux concours car ils en ont trop fait, les dossiers coûtent chers. Les gens se disent qu'au lieu de remplir les caisses là-bas, ils se font un petit capital et commencent à se débrouiller ».

Ascension sociale : oui **d'un point de vue personnel** mais rien de la part de l'État pour sortir de la pauvreté.

Elle pense qu'aujourd'hui elle vit mieux que ses parents quand ils avaient son âge, mais à leur époque c'était un peu plus facile puisque les enfants allaient à l'école. Hier tu ne pouvais pas voir un enfant ne pas aller à l'école parce que son père n'avait pas de moyens. Tu pouvais ne pas y aller peut-être pour des problèmes de traditions : on disait souvent « la fille reste à la maison, le garçon va à l'école », mais ce n'était pas trop l'argent. Pourtant maintenant, même pour les livres d'un petit enfant il te faut un sac d'argent.